

« Entretien avec Annie Leclerc »

Monique Durand

*Horizons philosophiques*, vol. 6, n° 1, 1995, p. 1-15.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/800988ar>

DOI: 10.7202/800988ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## ENTRETIEN AVEC ANNIE LECLERC

Paris 13e. Janvier dernier. Annie Leclerc me reçoit chez elle, sur la Butte aux Cailles. Elle rentre de la piscine municipale où elle va nager tous les jours.

Dans sa maison, une sorte de non-prétention, un désordre bienheureux, table basse et coussins moelleux propices aux conversations, petit bordeaux bien vif et saucisson bien sec qu'elle m'offrira à la mi-journée, de l'âme à découper au couteau.

Je l'avais rencontrée dans cette même maison en 1984 au moment de la parution de *Hommes et femmes* (Grasset). Et c'est bien elle, Annie Leclerc, toujours fusante, toujours éclaboussante de sa pensée nette comme le jour, que je retrouve en ce matin d'un janvier étonnamment doux sur Paris, onze ans plus tard.

Ma première question est lancée... Long, très long silence... coupé d'un rire délicat : «Vous allez voir... je réfléchis toujours avant de répondre!»

Et elle se prêter, ardente, à cet entretien pour *Horizons philosophiques*.

Et moi, en quittant la Butte aux Cailles, j'aurai comme un goût fou de lui écrire une lettre, une lettre qui serait «La plus belle du monde».

Suivent donc cet entretien et ma lettre.

### **MD : Pourquoi avoir choisi de faire des études en philosophie?**

AL : Je crois que ça s'est fait tout naturellement. Vers douze ou treize ans, je ne voulais pas travailler, je ne voulais rien faire, j'avais les études en horreur. Enfin j'écrivais bien. Dès qu'il s'agissait de faire une rédaction, une dissertation, je n'avais pas besoin de travailler, ça marchait tout seul.

Je pensais déjà être écrivain. Écrire, ça c'est sûr. Il fallait quand même faire des études : ça faisait partie de mon milieu. Donc je me suis dirigée dans le champ d'études où j'étais la meilleure. J'ai tout de même eu quelque hésitation : j'ai fait un peu de psychologie, notamment un certificat de psychologie de l'enfant.

Je n'ai jamais eu en tête de devenir philosophe ni professeur de philosophie. J'ai enseigné pendant un certain temps parce qu'il m'a fallu gagner des sous. Tout est venu naturellement en quelque sorte.

**MD : Quel a été votre parcours dans le domaine de la philosophie?**

AL : J'ai traîné autour de la Sorbonne pendant quatre ans. Je dois vous dire que j'étais une étudiante tout à fait fantasque. J'ai passé beaucoup de temps au Quartier latin, j'y apprenais beaucoup de choses de l'ordre de la pensée et de la réflexion mais pas énormément dans les salles de classe. Je n'étais pas très assidue aux cours faits par de vieux professeurs que je trouvais très ennuyeux.

Il s'y trouvait quand même quelques jeunes enseignants, qui ont fait leur chemin après, les Gilles Deleuze, Jacques Derrida par exemple. J'avais su repérer ceux qui me plaisaient.

**MD : Que reprenez-vous de vos années d'enseignement en philosophie?**

AL : Cela devenait de plus en plus clair : je voulais écrire. Écrire des choses qui auraient trait aussi à la philosophie. La lecture philosophique m'a toujours passionnée et continue à m'occuper. Je dois vous dire que, jusqu'à maintenant, la philosophie et la poésie ont constitué l'essentiel de mes lectures. Je lis très peu de productions littéraires contemporaines.

Il était donc entendu que j'arrêterais un jour l'enseignement si je réussissais, par exemple, à gagner de l'argent avec mes livres. Ce qui restait hautement imprévisible et plutôt improbable.

Mais c'est arrivé avec *Parole de femme*. Et là, j'ai arrêté d'enseigner.

Ceci dit, au fond j'aime l'enseignement. Et ça me manque. Si bien que j'ai trouvé une formule originale : je fais un atelier d'écriture en prison. En réalité, j'y fais de la philosophie. Sous couvert de faire de l'écriture, je fais réfléchir les prisonniers qui s'y sont inscrits sur une base volontaire.

**MD : Donc, il faut commettre des crimes pour suivre un atelier avec vous?**

AL : C'est drôle, c'est ce que m'a dit un jour Jacques Derrida. Ce sont évidemment des cours complètement intimes, privés, qui ne sortent pas de prison...

**MD : Quel est votre plus grand bonheur à travailler avec ces détenus?**

AL : Comment vous dire? Ce sont des gens acculés à l'essentiel. Ils ont derrière eux un parcours plein de passions et de précipitations. Je ne veux pas savoir ce qu'ils ont fait mais je me trouve, paraît-il, dans une division où sont détenus les cas les plus lourds. Ce que j'aime, c'est que ces gens-là n'ont rien à perdre et tout à gagner avec moi. S'ils viennent, c'est qu'ils ont besoin de quelque chose de profond sans savoir quoi au juste. Je leur ai dit : c'est une incitation à l'expression de soi, écrite ou orale, et à la lecture; c'est l'occasion de réfléchir.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que j'ai l'impression de faire là quelque chose d'utile. C'est si rare que l'on se sente utile. La plus grande difficulté dans la vie, c'est de faire des choses qui ne vont pas être nuisibles. On fait souvent beaucoup de dégâts. Déjà faire quelque chose qui ne cause pas de mal, c'est formidable. Mais là, avec ces prisonniers, je suis sûre que je fais du bien. C'est très gratifiant.

Quand je sors de mon atelier, je suis sur un petit nuage. Je donne et ils me rendent une sorte d'amour au centuple. Je suis nécessaire. Je sers à quelque chose. Et cela me fait plaisir

d'approfondir des intuitions qui sont miennes depuis longtemps : les hommes aiment penser. Quand on leur en donne l'occasion, quand ils ne se sentent pas menacés, ils aiment chercher la vérité. J'aime essayer de les faire réfléchir sur ce qui a pu les conduire dans cette galère. Au fond, je crois que je leur donne les moyens de faire un retour sur eux-mêmes et, le jour où ils sortiront de prison, de ne pas se précipiter forcément sur le même chemin.

**MD : Est-ce qu'à réfléchir, on ne se perd pas plus qu'on ne se sauve? C'est curieux de constater combien les gens qui se mettent à réfléchir s'embourbent parfois jusqu'à devenir plus malheureux que lorsqu'ils ne réfléchissaient pas.**

AL : Dans la pensée, est-ce qu'il y a du salut ou au contraire, on s'enfonce de plus en plus dans l'abîme? Je vais vous dire Monique : j'arrive à 54 ans. Ça fait déjà pas mal d'années que j'écris, que je réfléchis. D'une certaine façon, j'en sais beaucoup moins à la fin qu'au début. Et je vous dirais même que je suis moins gaie, joyeuse, enthousiaste à la fin qu'au début. Je suis, c'est vrai, de plus en plus sombre et égarée dans la pensée. Mais je pense aussi que c'est un chemin de vérité c'est-à-dire un chemin qui ne peut pas se dérouler autrement.

On part avec des idées déjà faites ou trop bien formées, des images merveilleuses, exaltantes, et, petit à petit, il faut qu'elles se défassent, tombent. Il faut que les peaux, les habits de la pensée s'en aillent pour arriver à une certaine nudité. Le chemin de pensée est un chemin risqué qui ne se mesure pas en termes de gains et de pertes.

Il y a des gens qui, sans se creuser les méninges toute leur existence, vivent néanmoins avec la pensée. Ils réfléchissent à ce que c'est que vivre, aimer, partager, s'interrogent sur la guerre et sur le mal. Bref, je crois qu'il y a de la pensée chez tout homme. Il n'y a pas d'intensité d'existence — ce que j'ai appelé la jouissance dans *Parole de femme* — sans pensée. Je pense que la violence, la brutalité et la guerre vont avec la non-pensée. C'est une précipitation dans le refus de penser.

**MD : Êtes-vous encore, Annie Leclerc, l'écrivaine de la «jouissance», de la «transe du bonheur» et de la «jubilation», des mots-clé dans votre œuvre?**

**AL :** J'ai commencé à écrire en disant que les philosophes ne prenaient pas les choses par le bon bout. On devenait philosophe, par exemple, parce que Dieu nous avait donné l'esprit et le devoir d'accéder à la sagesse. Je trouvais que ce n'était pas forcément une bonne façon de démarrer.

Il m'a toujours paru, en tout cas clairement à l'époque de *Parole de femme*, que l'interrogation à la source de toute réflexion philosophique commençait avec le bonheur d'exister ou une sorte de plaisir d'exister. Alors que la souffrance et la douleur — et c'est là un développement auquel je viens avec les années — engagent plutôt à la non-pensée, à la violence, à la vengeance, aux coups, à la défense aux coups.

Je trouve à l'histoire du meurtre de Abel par Caïn — je la fais d'ailleurs lire à mes prisonniers en leur demandant ce qu'ils en comprennent — des profondeurs étonnantes. C'est un des textes les plus anciens de l'humanité, c'est par ce texte que commence le récit de l'entrée de l'humanité dans l'histoire. Il y a dans cette petite histoire la pensée et la non-pensée. Dieu sourit à l'un et ne sourit pas à l'autre. C'est ce qui arrive tout le temps dans la vie! La chance sourit à l'un et ne sourit pas à l'autre. Il y a des riches et des pauvres, des petits et des grands, des beaux et des moches. C'est ça l'existence humaine : la «fortune», au sens où les anciens Grecs l'appelaient, tombe d'un côté et pas de l'autre.

Les cartes ne sont pas les mêmes pour tout le monde. C'est ça dont il faut prendre son parti! Il y a des enfants qui tombent dans des familles unies qui les aiment, c'est un cadeau extraordinaire du sort. D'autres enfants tombent on ne sait trop où, on n'en voulait pas, ils n'ont pas vraiment de père, pas vraiment de mère, ils ne sont pas bien dotés au départ.

Bon, qu'est-ce qu'on peut faire avec ça? On peut faire en tout cas que, dans chaque situation, on essaie de tourner les

choses au mieux ou vers le moins mauvais. Et là, la philosophie sert à quelque chose. La philosophie, ça devrait être ça.

**MD : Vous avez écrit dans *Origines* : «C'est parce que je suis une femme que je n'écirai jamais de philosophie»...**

AL : Je n'ai jamais écrit de philosophie au sens où on l'entend habituellement. Je n'ai jamais été publiée dans une collection philosophique par exemple, et je crois que je me serais beaucoup ennuyée à faire une thèse c'est-à-dire passer par le langage de la neutralité, le langage neutre du concept. Enfiler des concepts sans y mettre la peine ou le plaisir, c'est impossible pour moi.

La pensée m'intéresse parce qu'elle passe par mon corps, ce corps souffrant et désirant qui la produit. Je ne peux pas, je ne veux pas séparer la pensée de ce corps d'existence qui est le mien.

**MD : Cela me conduit à vous parler de féminisme et de cette querelle idéologique qui vous a opposée à Simone de Beauvoir. Sur quoi se fondaient vos divergences?**

AL : Sur l'essentiel! Je trouve qu'elle aborde la question de la condition féminine d'un point de vue totalement masculin. Elle part d'un a priori idéologique qu'elle n'interroge jamais : les hommes occupent la meilleure place; ils se sont approprié tout ce qui a valeur et prestige et ont condamné les femmes au plus indigne. Mais qui décide de ce qui vaut et ne vaut pas?

C'est le mépris actif des femmes, de leurs corps, de leurs tâches, de leurs œuvres qu'il faut dénoncer et combattre. La différence sexuelle n'est pas en elle-même injuste. Je pense même que les hommes et les femmes ont un besoin profond de ne pas tout à fait se mélanger et de faire des choses différentes. C'est bon pour leur équilibre psychique, relationnel et social que ce ne soit pas la même chose d'être un homme ou une femme.

Alors ce qui me distingue profondément de Simone de Beauvoir, c'est qu'elle entre tête baissée dans cette dévalorisation du féminin. Au fond, elle a une vision d'emblée aliénée à la vision dominante.

**MD : Vous êtes devenue un peu malgré vous porte-étendard du féminisme avec la publication de *Parole de femme*. Comment expliquez-vous le succès considérable de ce livre?**

AL : Il se trouve que mon livre est tombé au moment où le mouvement des femmes devenait très important. J'y étais venu par un biais d'écriture tout à fait personnel, un certain désir d'écrire de la non-philosophie. Il a connu un succès énorme parce qu'il a touché, je crois, une sensibilité importante et donné un autre goût du militantisme. Bien sûr, il fallait affirmer, se battre. Mais mon livre a plu parce que je disais aussi : il faut rompre le schéma traditionnel de la guerre et de la pensée guerrière et affirmer des choses qui sont des forces de vie, des forces d'amour, des forces d'échange, de rapport à l'altérité.

Jusque là le féminisme avait exigé, exigé la contraception, la reconnaissance du droit à l'avortement. C'était un combat très fort mais pas rigolo du tout. C'est pas rigolo de dire : «Laissez-nous avorter tranquillement». Mais quand on dit : «C'est formidable d'être des femmes, on a plein de choses à dire, à donner», c'est ça qui rejoint toute une inspiration du mouvement.

Alors, je suis devenue un nom, je suis devenue quelque chose, mais souvent les gens ne lisaient même pas mes livres et reprenaient à mon propos une image du féminisme traditionnel. Très souvent, et aussi au Québec, j'ai été étiquetée «féministe française», donc il était entendu que je voulais émasculer les hommes. C'était vraiment insupportable! «Ah vous êtes féministe, alors vous n'aimez pas les hommes?» Mais si, je les aime beaucoup.

Je ne suis pas d'accord non plus avec cette histoire stupide — et là je vais me faire taper dessus par un certain nombre de féministes — de parité dans les instances gouvernementales. Pourquoi faudrait-il qu'il y ait 50 pour cent de femmes au gouvernement? Les femmes ne veulent pas y aller. Alors qu'est-ce que c'est que cette histoire?



**MD : Les femmes se sont-elles définitivement approprié la parole, sans retour possible en arrière ?**

AL : Certainement pas. Il y a beaucoup à faire encore et, en particulier peut-être, dans ce domaine qui m'intéresse tellement qui est celui de la pensée.

Je crois qu'il y a des profondeurs de savoir, de connaissance, d'intuition, de sensibilité chez la femme qui feraient bien de venir davantage au grand jour. Mais cela n'est pas une pensée nouvelle. De tous temps les femmes ont dû se dire : «Ah si on avait voix au chapitre, ah si on pouvait dire ce qu'on pense, et en particulier, sur un des sujets les plus graves de l'humanité : la guerre».

Quand même, on sait, on devine depuis fort longtemps que les femmes ne sont pas très d'accord avec ces histoires de guerres et que ce ne sont pas elles qui les font. Alors on va me répondre : «Ce sont elles qui élèvent les guerriers; elles sont fières quand leurs fils ou leurs maris remportent la victoire; elles sont donc complices». C'est vrai. Je pense, en effet, qu'il y a une sorte d'accord tacite entre les hommes et les femmes au sujet de la guerre, mais un accord qui se fait sur la base d'intérêts divergents.

Au fond les femmes se taisent, non pas d'abord parce que les hommes les y obligent, mais parce qu'elles trouvent que c'est plus simple ainsi. Pourvu qu'on leur laisse la possibilité de cultiver encore un peu la vie là où elle est, avec les enfants, les jardins, pourvu qu'on les laisse protéger, réparer, guérir, soigner, alors ça ira.

On dira que la guerre, c'est la fatalité. Mais moi je cherche une autre réponse et j'ai du mal. Cela peut avoir l'air bien naïf mais je me pose ces questions : comment les guerres recommencent-elles sans cesse? Comment se fabriquent-elles? Si on comprend comment elles se poursuivent, on ne sait jamais très bien comment elles se déclenchent. La violence, qu'est-ce que c'est? Et la haine? Je me suis abondamment penchée sur cette matière quand j'ai écrit *Exercices de mémoire*.

**MD : La violence d'un couple qui en vient aux coups et celle qui oppose, par exemple, Russes et Tchétchènes, sont-elles du même ordre?**

AL : Non. Mais ça doit quand même avoir quelque chose à voir. Ce qui me fait peur, c'est qu'il semble y avoir un attrait de la cruauté, un bonheur de la guerre, une jouissance de la guerre, comme il y a une jouissance dans la violence à frapper, à nuire. Quoi qu'ils en disent, les hommes aiment à en découdre. Et c'est pour cette raison qu'il existe un lien entre la violence de la guerre et la violence domestique.

Ce sont des choses très difficiles. Mais je crois qu'il y a dans cette répugnance spontanée des femmes à l'endroit de la violence et du meurtre un objet de pensée privilégié auquel on devrait s'atteler davantage.

**MD : Les hommes semblent trouver une très grande exaltation dans l'acte de faire la guerre alors que les femmes, elles, la trouvent plutôt dans leur vie simplement quotidienne...**

AL : Là on touche des choses que j'avais peut-être assénées de façon trop lourde dans *Parole de femme*, et qu'il faudrait dire avec plus de délicatesse et de nuances. Mais je crois que les hommes sont faibles et les femmes sont fortes. Faut dire ça tout doucement, évidemment. Faut faire peur à personne.

Si on mesure la force au courage de se jeter à la mort, de faire des exploits insensés et de se risquer dans des entreprises dangereuses et absurdes, là c'est sûr, les hommes sont beaucoup plus forts. Mais si on mesure la force à la capacité de se tenir dans son être, d'être dans son identité, dans son sexe, d'être satisfait de son être propre, alors c'est évident que les femmes sont plus fortes.

Les hommes ne sont jamais assurés d'être des hommes, ils vont se faire traiter de mauviettes, de poules mouillées, d'homosexuels. Leur anxiété est constante. Il leur faut des preuves, une reconnaissance, une existence. Et la guerre leur

fournit cette reconnaissance sexuelle. Ils souffrent, ils ont peur, ils se comprennent entre eux. Quelque chose les définit : cette dureté de l'existence. La guerre, ça donne du sens, une raison d'être. Ça donne de l'identité.

Les femmes trouvent le sens tellement plus simplement! Il y a du sens dans le geste de mettre des fleurs dans un vase, de manger, de parler, de regarder grandir les enfants.

**MD : Aujourd'hui que bien des Idéologies, des rêves se sont effondrés, êtes-vous heureuse rétroactivement de vous être toujours tenue à distance des engagements militants?**

AL : Le fait que je n'ai jamais eu le désir d'adhérer au Parti Communiste — quoique j'aie été sensible à cette inspiration — m'a épargnée d'avoir à faire de ces revirements, de ces violences idéologiques inverses que je trouve souvent indécentes. On a, pour dénoncer le stalinisme, des accents et des manières qui sont tout à fait staliniennes. Finalement, tous les dogmatismes se retournent en dogmatismes et je suis heureuse de m'en être gardée.

Mais ce n'est pas vertu chez moi. C'est une sorte de méfiance. J'ai tellement eu envie de faire mon chemin moi-même et je me connaissais fragile et influençable. Voilà pourquoi je n'ai jamais voulu «militier».

**MD : Vous est-il déjà arrivé de vous dire que l'écriture est inutile, dérisoire, impuissante, et que la vie est ailleurs, que vous seriez davantage utile à œuvrer dans un camp de réfugiés par exemple?**

AL : Non. Il peut m'arriver, bien sûr, de penser que ceux qui œuvrent dans les camps de réfugiés sont plus utiles que moi. Il peut même m'arriver de les envier. Mais je crois que je fais ce qui est à ma mesure. Il faut faire le mieux possible ce qu'on sait un peu faire. Voilà.

**MD : Écrivez-vous encore et toujours «pour consoler un enfant de la mort», Annie Leclerc? (*Au feu du jour*)**

AL : Il y a quelque chose dans mon geste littéraire, j'en suis de plus en plus consciente, qui est semblable à ce qu'il y a dans mon geste maternel : promettre l'éternité. Mais alors il y a là une petite tricherie... je n'ai pas ce pouvoir-là! Je peux transmettre la vie mais en même temps je transmets la mort.

Il faut apprendre, admettre, consentir à la mort, à l'impuissance, au fragmentaire. C'est ça le chemin.

Et alors, on revient à cette question du début de notre entretien : est-ce que j'en sais davantage à la fin qu'au début? À la vérité, j'en sais plus ET moins. Je sais tout ce sur quoi je n'ai pas assez réfléchi.

**MD : Vous allez très loin dans l'expression de ce que j'appelle le désir du désir, qui est peut-être la motivation fondatrice de votre écriture. Vous écrivez dans *Origines* : «il ne faut pas que l'amour soit consommé. Il faut qu'il soit à jamais empêché, différé et reconduit indéfiniment dans la lettre d'amour». Vous y écrivez encore : «Nous ne pouvons jouir que de ne pas tout à fait jouir».**

AL : Maintenant je dirais les choses de manière un peu différente. Évidemment, il n'y a d'amour que dans le désir d'amour. Mais il y a de l'amour quand même et ce désir d'amour peut se partager. Quelque chose est en jeu que l'on ne possédera pas; il y a une quête de quelque chose qui ne s'obtient pas. Mais cette quête-là, c'est la vie même et il faut l'aimer en tant que quête.

Je crois qu'il faut être humble et savoir que, d'un certain point de vue, l'amour est toujours manqué. Mais, en même temps, il peut être réussi dans son humanité en consentant à son imperfection, à l'opacité de l'autre, au fait que l'autre est l'autre et partant, séparé de soi.

Cela veut dire, en particulier, que chacun va seul à la mort. C'est en ce sens que l'amour est toujours manqué. Mais peut-être est-ce là aussi sa plus grande beauté. Savoir qu'on aura

partagé un bout de notre humanité ensemble. Et puis chacun ira seul à la mort.

**MD : Êtes-vous une personne sereine, Annie Leclerc?**

AL : Je ne crois pas que je sois quelqu'un de serein. Je suis quelqu'un de vivant. Je crois que ce que j'aime le plus, c'est m'approcher de la vérité. Et cela ne se distingue pas d'aimer. Il y a encore des choses à aimer, à comprendre en aimant.

Il y a des moments porteurs de choses à dire. Pourvu que j'aie le temps de les vivre et de les écrire. C'est au fond le désir qui me tient en vie, le désir d'arriver à percer des choses restées très denses et très obscures comme dire «je t'aime». Casser l'œuf de vérité. Trouver ce qu'il y a dedans.

Toronto, le 15 juin 1995.

Chère Annie Leclerc,

Je vous écris du cœur de la ville et d'un soir sans pareil. Tout est tendre on dirait, le soleil du couchant sur la peau des passants, la lumière de nacre qui miroite en transparence dans les gratte-ciel d'en face, la pâle plainte pastel d'un jour qui ne veut pas finir, le plus beau de ce début d'été, ni trop chaud, ni trop frais, comme repu de lui-même, content d'avoir fait exulter les humains et comme s'ennuyant d'eux jusqu'à demain.

L'autre jour j'avais dit à un ami : «je veux pour elle, «mon» écrivaine à moi, mon unique, ma cantatrice de «l'exquise brûlure de vivre» et de «la paume ouverte des mots» (*Clé*), je veux pour elle écrire la plus belle lettre du monde». Et depuis ce jour-là, je n'ai plus été capable d'aligner un seul mot qui vous serait destiné, paralysée par la barre que j'ai fixée si haut, si haut, trop haut, écrasée sous le poids de mon ambition démesurée, les jambes coupées par ce comptant de beauté, et d'amour pourquoi pas, que je rêvais de vous rendre un peu.

J'aurais voulu vous dire dans des mots brûlants et simples qu'après ce bol de café au lait qu'un certain matin, enfant, vous avez bu dans l'escalier sur le seuil de la maison, ce «petit événement fondateur», me disiez-vous, sur lequel vous êtes sans cesse revenue au fur et à mesure de vos livres, depuis ce bol de café, par vous bu, par moi lu, ma vie n'a plus jamais été la même, Annie Leclerc. Elle a voulu s'écrire. Ma tête et mon cœur n'ont plus voulu battre que pour toucher l'encre des mots.

Voilà, je crois que j'ai été ensorcelée. Pour toujours. Vous m'avez mis au palais un goût de scories et un goût d'étoiles filantes, les deux à la fois, cet état paradoxal qui baigne toute votre œuvre comme naître pour mourir. Depuis vous, je marche les yeux ouverts dans la conscience nue de l'absurdité de la vie et de sa fulgurante majesté. Et dans le besoin irrépissable d'essayer de les écrire.

J'aurais voulu vous dire que je n'ai jamais pu relire cette histoire si terriblement poignante de la petite lumière rouge

dans *Au feu du jour*. C'était trop que mon âme pouvait en contenir. C'était trop beau et ça faisait trop mal. Comme un concerto de Chopin.

Et parlant de Chopin, j'aurais voulu vous dire aussi que personne, jamais, ne m'avait parlé à l'oreille du cœur aussi intensément, aussi justement, aussi fulguramment de la musique. «Il est dans la nature de la musique de passer, de mourir à l'instant même où elle se donne, de se dérober à toute prise» (*Origines*). «Quand il y a de l'autre, mais rien entre l'autre et moi» (*Au feu du jour*). La musique qui serait toute ma vie, s'il n'y avait la vie elle-même pour me garder un peu d'elle.

J'aurais voulu vous dire combien vous m'avez éblouie, vrillé le cœur, labouré l'âme, quand, dans *Origines*, vous décrivez cette fête, un jour de Pâques en Grèce, au milieu de villageois que vous connaissez à peine. Il me semble encore porter en moi le goût de ces vins de résine et la magnifique humanité de cette fête-là. Il me semble encore prier un peu avec vous. «Or voici qu'en ce jour de Pâques, tandis que le joueur de lyre se souvient de tout, de nos désirs les plus vastes, de nos souffrances, de notre tendresse pour la lumière qui nous baigne tous, je sens que les hommes ne sont plus des hommes, que les femmes ne sont plus des femmes, que nous n'avons qu'un seul pays : celui de notre humanité».

Et justement, j'aurais voulu vous dire encore que depuis vous, les mots «humanité», «sens», «réel» et «fulgurant» ne peuvent plus être entendus de pareille façon à mes oreilles. Et le mot «jouissance» et le mot «désir» donc!

Et puis, j'aurais voulu vous dire que pour vos livres, j'aurais affrété des autobus, loué des amphithéâtres, placardé des villes, organisé des manifs, tenu des pancartes, marché devant des parlements. J'ai offert vos livres à en dégarnir les rayons des libraires, je les offrais comme on offre des coquillages où on entend la mer. Parce que c'est ce que je pouvais offrir de plus beau à ceux que j'aime. Et qu'il faut partager la beauté.

Je vous ai traînée, entraînée partout avec moi, Annie Leclerc, dans les soirs fous de bord de mer, ou accrochée sur

le flanc des villes dans mes petits hôtels à deux sous, dans la puanteur de Karachi ou la fragrance de Varsovie ou la nostalgie de Donegal Town ou la grisaille de Moscou ou l'effroi d'Alger. Vous étiez, avec deux ou trois menus objets dans mes bagages, ma petite parcelle d'appartenance, un pied-à-terre connu de moi seule où j'allais me réfugier les soirs de trop d'ennui ou de trop d'étrangeté.

J'aurais voulu vous dire que pendant longtemps, très longtemps, pendant des années à vrai dire, je n'ai cherché à travers mes lectures qu'à relire ces mots de vous qui m'avaient tant remuée. Au fond, vous n'aurez peut-être écrit qu'un seul livre, Annie Leclerc, et je n'en aurai toujours lu qu'un seul, le vôtre, y compris dans ceux, aimés pourtant, d'autres écrivains. Je n'aurai cessé de chercher celui-là dans les autres.

Alors ce soir, quand le soleil devient un énorme globe incarnat au-dessus de Toronto, je vous dis ma reconnaissance qui, pas plus que cette lettre, ne trouve les mots.

Monique Durand